Qu'est-ce que le Coran ? (2/5) Établissement et diffusion

« Un texte qui a une histoire plus compliquée que le récit traditionnel ne semble l'indiquer »

Entretien avec Guillaume Dye

Guillaume Dye est Professeur en études islamiques, titulaire de la chaire Islam : histoire, cultures et sociétés, à l'Université libre de Bruxelles.

Quand et comment le Coran s'est-il construit ? A-t-on retrouvé des manuscrits ?

Nous avons un certain nombre de fragments manuscrits qui datent manifestement du premier siècle de l'Hégire. Il y a des débats parmi les historiens sur la date à laquelle le texte que nous connaissons a pris forme. La version la plus courante, qui est celle de la tradition musulmane, considère qu'il prend forme une vingtaine d'années après la mort de Mahomet, vers les années 650, à l'époque d'Othmân, le troisième Calife qui règne entre 644 et 656. D'autres chercheurs considèrent que les choses sont plus compliquées et qu'il n'est pas exclu que le texte ait pris la forme que nous connaissons quelques décennies plus tard lors du Califat d' Abd Al-Malik, Calife omeyyade qui a régné entre 685 et 705. Quoi qu'il en soit, le texte prend une forme proche de celle que nous connaissons entre le début et la fin de la seconde moitié du VIIe siècle.

La collecte a lieu relativement tôt après la mort de Mahomet, mais pas immédiatement après, en réalité. C'est une durée de genèse qui est comparable à celle de certains des évangiles ou textes du nouveau testament. On ne possède pas de manuscrit complet de cette époque mais des parties dont on suppose qu'elles appartenaient à un manuscrit relativement complet. On a trouvé les plus anciens manuscrits dans l'équivalent musulman de ce qu'on appelle dans le judaïsme une « guenizah ». On connait bien la guenizah du Caire par exemple, composée de vieux manuscrits qu'on ne voulait pas détruire mais qu'on n'utilisait plus. Ce système de dépôt a pu être constaté également dans différentes mosquées du monde musulman. Les principales sources de manuscrits anciens sont la mosquée Amr ibn al-As au Caire, dans laquelle on a trouvé des manuscrits relativement anciens au XIXe siècle, la grande mosquée de Kairouan en Tunisie, la mosquée des Omeyyades à Damas et, plus récemment, la mosquée de Sana'a au Yémen. Certains des manuscrits trouvés dans cette dernière sont des palimpsestes, des manuscrits sur lesquels on a réécrit.

Sur cette question des témoins matériels, les feuillets se trouvent aujourd'hui dans différents endroits (Yémen, à la bibliothèque nationale de France, à Saint-Pétersbourg, etc). Certains sont digitalisés sur internet, ce qui est un progrès considérable pour les chercheurs.

Le plus vieux manuscrit complet, que l'on peut dater par une phrase écrite par le scribe à la fin du document, nous indique la fin du IXe siècle. Pour les manuscrits les plus anciens, il y a des grands débats de datation : la datation au carbone 14 des manuscrits de Sana'a, en particulier, a donné des résultats en partie aberrants, comme des dates préislamiques, ce qui pose problème. La datation exacte est donc difficile à déterminer. On a des témoins matériels qui datent de la deuxième moitié du VIIe siècle, sans précision.

Sur la question de l'intégrité ou de l'intégralité du texte, il y a bien sûr plusieurs écoles : si l'on

Manuscrit du Coran de l'université de Birmingham.
Entre c. 568 et 645 (datation du parchemin) Troisième quart du VIIe siecle (datation du texte)

suit la version de la tradition islamique, les révélations reçues par Mahomet ont été pieusement conservées et le texte est le reflet précis et sans erreur de la prédication historique à la Mecque de 610 à 622, puis à Médine de 622 à 632.

Cette idée d'un Coran qui serait un texte qui ne contiendrait que des morceaux authentiques de la prédication de Mahomet et aurait été transcrit de façon parfaitement exacte est une idée typique de la tradition sunnite et assez majoritaire dans la recherche occidentale à partir du XIXe siècle. Tout un courant de la recherche aujourd'hui est beaucoup plus réservé là-dessus pour plusieurs raisons : d'abord il faut appeler que l'idée selon laquelle tous les musulmans auraient été d'accord sur le texte coranique et sur la Révélation est une idée fausse. Il y a eu un rejet massif de l'intégrité de l'authenticité du texte coranique dans le chiisme ancien, par exemple, jusqu'au Xe siècle. Les chiites considèrent que le texte est l'œuvre et le produit de la famille omeyyade, tout le monde est d'accord là-dessus, et que cette dernière a manipulé le texte. Le véritable Coran était, selon eux, différent et beaucoup plus grand. Des passages auraient été enlevés ou ajoutés. L'historien, de son côté, indépendamment de la date à laquelle le Coran prend la forme du livre que nous connaissons, peut se demander s'il y a eu un travail rédactionnel et compositionnel substantiel sur le texte, y compris dans les années qui ont suivi la mort de Mahomet. Je fais partie des chercheurs qui considèrent qu'il y a bel et bien eu un tel travail et qu'on retrouve dans le Coran, de différentes manières, des éléments de la constitution d'autres écritures sacrées, à savoir des interpolations (des ajouts de passages), des omissions ou des retraits, plus difficiles à repérer, des réécritures et des relocalisations. Le texte coranique est en réalité un texte qui a une histoire, et surtout une histoire plus compliquée que le récit traditionnel ne semble l'indiquer.

Quand le texte du Coran est-il stabilisé ? Y a-t-il eu plusieurs versions du Coran ?

Sur la question de la version reçue du Coran, la plupart des gens qui achètent une traduction française ou en version arabe, achètent en fait une édition du texte coranique qui a été établie en 1923 par l'université d'Al-Azhar au Caire, mais qui est en fait une des versions canoniques du Coran. Initialement, le texte cora-

nique, lorsqu'il était transmis par écrit, ne comprenait pas les voyelles en arabe, ni les points diacritiques. Autrement dit, les témoins matériels les plus anciens du texte coranique sont écrits avec une orthographe qui ne note pas certains signes en principe nécessaires pour lire le texte : les voyelles brèves, les points diacritiques ajoutés en dessous ou au-dessus du dessin de la consonne et permettant de distinguer différentes consonnes. C'est une écriture qui est donc difficile à lire.

A partir de là, se sont développées, dans l'histoire de l'Islam, des traditions de lecture différentes, c'est-à-dire des manières d'ajouter les points diacritiques et les voyelles qui sont parfois différentes, pour des raisons de variété dialectale ou des divergences de compréhension. Au Xe siècle, dans les années 920, un savant, Ibn Mujahid, a établi qu'on conserverait sept modes de lectures, à l'exclusion des autres. Ce sont les sept lectures dites canoniques, auxquelles vont s'ajouter trois autres, puis encore quatre. Tout cela constitue les versions du Coran, toutes également canoniques, disponibles aujourd'hui dans le monde musulman. En réalité, beaucoup de fidèles ne sont pas conscients du fait qu'il y a de petites différences entre ces versions. Des centaines ne changent rien au sens, mais des passages, à l'inverse, varient. Exemple : dans la sourate 3, verset 146. Dans cinq des dix versions canoniques principales, il est dit combien de prophètes ont combattu. Si on lit le Coran de l'édition dite du Caire, qui suit l'une de ces lectures, on retrouve cette version. En revanche, au Maghreb, on utilise une lecture canonique qui évoque les prophètes tués. Cela n'implique pas de différence théologique fondamentale mais cela montre la variété de ces versions.

A côté de cela, on a dans les traditions islamiques, et dans certains manuscrits de l'époque médiévale, les mentions d'autres codex, d'autres Coran, compilés par d'autres personnes que la famille omeyyade. Il y avait le Coran d'Ibn Masud, celui d'Ubayy, de celui d'Ali, etc. Nous n'avons retrouvé aucun manuscrit de ces textes. Je ne dirais pas qu'ils remontaient aux compagnons mais ils leur étaient, en tout cas, attribués. Ils avaient des différences avec le texte coranique tel que nous le connaissons : par exemple certaines sourates ne s'y trouvaient pas ou s'y ajoutaient, ou étaient formulées différemment.

On voit donc que, quelle que soit la réalité de ces codex, il y avait des désaccords et des débats sur la manière de constituer le texte, avec des variantes plus ou moins importantes.

Il faudrait distinguer deux périodes tout de même : celle, la moins documentée par des témoins matériels mais dont on trouve des traces de la constitution du texte coranique lui-même puis celle, à partir du moment où des codex plus ou moins complets apparaissent, de stabilisation du texte elle-même.

Comment arrive-t-on à un nombre relativement limité de versions ? D'une part, il y a une transmission orale plus ou moins précise, qui exclut certaines compréhensions possibles. D'autre part, la stabilisation passe par un travail d'élimination de lectures concurrentes et de destruction de manuscrits considérés comme non conformes. C'est un processus éminemment politique.

Par rapport aux évangiles, il existe une différence majeure : on retrouve dans le texte coranique moins de différences de sens. Cela s'explique, à mon sens, par le fait qu'il a été transcrit et disséminé de manière centralisée, à l'initiative du pouvoir politique. Cela a évidemment impliqué la destruction des versions concurrentes non conformes, comme le dénoncent les chiites, et permis une stabilisation du texte dans des limites plus étroites qu'une transmission plus décentralisée.

Où et comment le Coran a-t-il été diffusé ?

Si on suit la version traditionnelle, Othmân fait écrire quatre exemplaires : un restant à Médine, les trois autres allant à Damas, Basra et Couffa. Si on suppose que la dissémination commence davantage à l'époque d'Abd Al-Malik, on aura le même principe, à savoir une décision du pouvoir politique et l'envoi d'un exemplaire dans les différentes provinces de l'Empire, dans les différentes garnisons. Le texte continue alors à être copié, les variantes de lecture se développent sur des bases régionales.

C'est une diffusion qui se fait progressivement

mais sur une base centralisée et sous le contrôle de la dynastie omeyyade et, plus tard, de la dynastie abbasside. Cela dit, il ne faut pas en déduire que le Coran était très bien connu par les premières générations de musulmans. On a un certain nombre de textes qui sont connus et pratiqués mais s'agissant du Coran, comme texte utilisé dans la liturgie par exemple, les traditions semblent indiquer que c'est sous Abd Al-Malik, à la fin du VIIe siècle, que l'on décide d'en mettre un exemplaire matériel dans les plus grandes mosquées. Dans les décennies précédentes, il est tout à fait probable que, dans le cadre des prières, l'équivalent de versets aujourd'hui dans le Coran étaient prononcés mais nous n'avons pas d'attestation.

Concernant les oppositions à la version officielle, on en a dans les différents courants de l'Islam, notamment chez les chiites, qui vont rejeter le texte coranique jusqu'à la fin du Xe siècle. Ils accepteront ensuite la version sunnite, en partie pour des raisons politiques, puisqu'à cette époque des dynasties chiites règnent sur des populations majoritairement sunnites, ce qui implique de composer.

L'une de mes hypothèses personnelles est que la décision de diffuser et de publier davantage ce texte coranique a clairement des motifs politiques et anti-chiites. Du point de vue du chiisme, la parole prophétique ne s'arrête pas avec Mahomet mais continue avec les imams. En figeant autant que possible le texte coranique, en le diffusant et en le mettant sous le strict contrôle du pouvoir omeyyade, d'une certaine manière, on « excarne » la parole prophétique : au lieu qu'elle soit incarnée par une personne, un imam, elle n'est plus l'apanage, le privilège d'un seul mais d'un texte, d'un livre donc d'un discours muet, qui n'est pas celui d'une personne vivante. Son interprétation, et c'est probablement l'objectif des Omeyyades, dépend du pouvoir politique.

CAMPUS LUMIÈRES D'ISLAM

Campus numérique consacré à la pensée, à l'histoire et aux cultures de l'Islam.

www.campuslumieresdislam.fr
contact@campuslumieresdislam.com